Itinéraire de foi et déplacements culturels

Le point de vue d'une étudiante catholique chinoise

Je voudrais d'abord adresser mes reconnaissances à François et à Claude, à l'Institut Ricci de Paris pour m'avoir invitée à partager mon expérience de la foi, en tant que catholique chinoise venant d'un contexte non-chrétien, baptisée depuis 10 ans. Je suis venue à Paris il y a deux ans, pour étudier la théologie aux facultés jésuites du Centre Sèvres.

Ce thème d'« itinéraire de foi et déplacements culturels » m'a valu certaines hésitations, car je n'ai jamais regardé ma foi comme un voyage dans les culture; pourtant, cela m'ouvre aussi une nouvelle perspective pour relire mon itinéraire personnel et réfléchir sur les possibilités de ce que nous appelons l'inculturation aujourd'hui.

J'appartiens à la génération née après la fin de la Révolution Culturelle, qui a brisé en morceaux la structure sociale traditionnelle en même temps qu'elle a balayé la place de son passé chinois pour y faciliter l'entrée de la culture occidentale moderne. Pour nous, notamment, qui avons grandi dans les villes et avons accompagné les développements de l'économie et de la globalisation, nous avons été, dès la naissance, exposés à un monde culturellement pluriel. La science et les techniques, la littérature, l'art et la philosophie, les films et les séries télé américaines font partie de la vie urbaine, véhiculant des représentations du christianisme plus ou moins implicites ou déformées. Ce que nous appelons « la tradition chinoise », s'est retirée, pour beaucoup de gens, à l'arrière-plan de la vie : ni le confucianisme, ni le bouddhisme, ni le taoïsme ne peuvent dominer leur mode de vie, et la pratique des rites traditionnels s'est éloignée de l'existence quotidienne. Face au monde « occidental », si un chinois aujourd'hui se montre orgueilleux d'être « chinois », sa référence est plus probablement le président Mao Zedong que Confucius.

Dans ce contexte, la tension culturelle entre l'Occident et l'Orient existe toujours, mais la difficulté d'intégrer les deux identités – chrétienne et chinoise - qui a beaucoup tourmenté et même déchiré les premiers catholiques chinois il y a des siècles s'est déjà beaucoup atténuée. Certes, aujourd'hui l'identité de « chrétien chinois » peut être aussi remise en question, mais ce problème se présente beaucoup moins comme un conflit intérieur au chrétien chinois que comme une arme des courants nationalistes brandie pour résister à tout ce qui est « occidental ».

Itinéraire de la foi

Je viens d'une famille athée, ou plutôt agnostique. Ma mère est une femme simple, venant d'une famille ouvrière urbaine. Elle est entrée au Parti communiste après avoir obtenu son diplôme, suivant le courant de son époque, sans avoir beaucoup réfléchi. Mon père est aussi un membre du Parti, né d'un village pauvre et il s'est installé dans la ville de Chongqing après 20 ans de service dans l'armée. Il chérit l'idée de « servir le peuple de tout cœur », le slogan du Parti, et il admire Mao Zedong comme le vrai libérateur du peuple chinois. Avant la retraite, il travaillait en tant que fonctionnaire inférieur du gouvernement régional ; il a critiqué la corruption de son supérieur et a subi pas mal d'injustices, mais il n'a jamais perdu sa probité et porte toujours l'espérance sincère que le Parti va revenir à son « idéal » de l'époque de Mao.

La personnalité de mon père m'a beaucoup influencé. Beaucoup d'années après, quand je lis Karl Rahner et Paul Tillich, quand je réfléchis sur des concepts comme celui de « préoccupation ultime », je crois et suis convaincue d'après ce que j'ai vu de mon père que la grâce de Dieu oeuvre

pour tout le monde, même de façon anonyme, et elle enracine l'amour et la moralité authentique même dans une personne qui se croit et se déclare athée.

En même temps, c'est cette radicalité d'une attitude athée qui m'a servi d'accès imprévu au monde de foi. Quand j'étais petite, une voisine, une dame âgée, est décédée ; c'est la première fois que j'ai pris conscience de la « mort ». J'ai demandé à mon père : « Qu'est-ce qu'il y a après la mort ? ». Mon père m'a répondu tout simplement et avec une attitude naturelle : « Il n'y a rien. » Ce mot « rien » m'a étonné : la peur ou la curiosité ? Je ne peux pas le préciser. Rétrospectivement, je voudrais le reconnaître comme un sentiment religieux : une touche du néant et de l'absurdité creuse une espace vide dans le coeur et le prépare à recevoir.

Il y a deux événements qui ont jalonné mon cheminement vers Dieu.

Quand j'étais au collège, ayant à peu près 15 ans, je suis allée un jour visiter une église avec des amis ; notre motif était tout simple : les églises, chez nous, étaient-elles aussi jolies que celles que l'on voit dans les films ? Et là, j'ai rencontré une jeune soeur, Sr Xiao, qui nous a accueilli avec un sourire aimable. Elle nous a donné, à chacun, un petit livre de l'Évangile pourvu de commentaires simples.

Après, je suis rentrée chez moi, j'ai ouvert l'Évangile, et c'est la première fois que j'ai rencontré Jésus et j'ai été soudainement touchée par sa parole.

J'avais déjà lu certaines pages de l'Ancien Testament avant. L'idée d'un seul Dieu qui a créé l'univers m'avait intéressé, mais la Genèse me semblait trop mythique, et l'histoire d'Israël ridicule et pleine de violence. En un mot, croire ou non en Dieu, ce n'était pas une question, parce que ce Dieu peut exister, mais il n'a pas beaucoup de choses à faire avec moi. La culture chrétienne, à travers les représentations des livres et des vidéos, ne m'était pas étrangère, mais comme un bon voisin, nous pouvions nous entendre très bien, mais il n'était pas nécessaire de demeurer pour toujours ensemble.

Pourtant, la parole de Jésus m'a touché et m'a mise en relation à ce Dieu, Dieu le Père et mon Père.

C'est une rencontre imprévue et mystérieuse pour moi. J'ai fait la connaissance de Jésus comme une reconnaissance, comme si j'avais reconnu ce qu'il y a de plus intime dans mon coeur. Elle est toujours là, en attente. Beaucoup d'années plus tard, quand j'entends les théologiens parler de « l'immanence de Dieu », pour moi, ce n'est pas un concept abstrait, mais une expérience vécue et toujours vivante.

Sr Xiao nous a écrit plusieurs fois. Sa bienveillance m'a beaucoup émue. Quelques mois plus tard, je suis encore venue à l'église pour lui rendre visite. Mais elle n'était pas là. J'ai demandé de ses nouvelles aux autres soeurs, elles m'ont seulement dit qu'« elle était rentrée ». Mais pourquoi ? Va-t-elle revenir ? Personne n'a voulu me répondre. Je ne pouvais que quitter l'église et rentrer, très déçue. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas ce qui s'est passé ce jour-là, et je n'ai jamais eu des nouvelles de la soeur. Mais je pense à elle souvent ; j'espère que j'aurai un jour la chance de lui dire « merci ».

Pendant quelques ans, j'ai lu l'Évangile toute seule et n'ai plus eu envie de reprendre contact avec l'Église. Jésus dans sa parole, ça me suffisait. De temps en temps je priais, mais souvent pour

réussir les examens. Je lisais aussi des livres d'autres religions et traditions, et au cours de différents voyages, j'ai visité des temples bouddhistes et prié un peu devant les bouddhas comme tous les touristes.

Une fois diplômée du lycée, je suis allée à Hanzhou pour étudier à l'Université. À travers un forum d'étudiants, j'ai rencontré une communauté protestante. Elle m'a invité à participer à ses activités ; chaque week-end, nous nous sommes rassemblés, lisant la Bible et priant ensemble. C'est là que j'ai reçu d'eux beaucoup de connaissances bibliques. Ils appartenaient à une confession protestante aux positions extrêmes qui tenait toutes les autres confessions pour hérétiques, notamment l'Eglise catholique envers laquelle elle professait une hostilité déclarée. Cette attitude m'a gêné, mais, à ce moment-là, je pensais qu'ils avaient peut-être raison. Ils m'ont demandé de me faire baptiser, mais j'ai refusé, parce que je n'en avais pas le désir et ne voyais pas la nécessité du baptême. Je me croyais déjà chrétienne ; ce qui importait, c'était la foi intérieure, et les rites extérieurs n'aidaient en rien.

Rétrospectivement, je pense qu'à ce moment-là, ma foi en Jésus était vraie; mais ce qui m'empêchait de reconnaître l'importance des sacrements, c'était un sentiment égocentrique. C'est plus tard que j'ai pu reconnaître que le baptême n'est pas ma relation individuelle avec Jésus, mais ma relation avec les autres chrétiens, les frères et les soeurs en Jésus. Je ne désirais pas le baptême, parce que je ne regardais pas les autres comme mes frères en Jésus.

Presque un an après, j'ai quitté cette communauté à cause de leur extrémisme. J'allais dans des églises protestantes de temps en temps sans penser au baptême. Jusqu'au jour où je suis passé devant une église que je connaissais pas ; c'était une église catholique. En raison de cette curiosité, j'ai arrêté mon vélo et suis entrée. C'était pendant la messe dominicale. Beaucoup de choses m'apparaissaient bizarres : les statues des saints, la musique, les gestes des prêtres. Je me tenais debout au dernier rang. Les gens ont commencé à se souhaiter la paix les uns aux autres ; une jeune femme, maigre et grande, est descendue des premiers rangs, elle s'est approchée et m'a serré les mains, en me disant «La paix du Christ » avec une voix douce et les yeux souriants. Soudain, cette parole m'a touchée le coeur.

Après la messe, cette jeune femme m'a invité à rester pour le déjeuner. J'ai alors fait connaissance avec plusieurs autres jeunes catholiques: des étudiants et étudiantes, sincères, pleins d'entrain et de douceur. Pendant les repas, nous ne parlions que de choses simples, la vie quotidienne, les études à l'université, les activités de l'église, etc..., peu de choses «théologiques» ou «spirituelles». L'ambiance était tellement différente de ce que j'ai vécu dans ma première communauté chrétienne. Pourtant, miraculeusement, une parole m'est venue au coeur : Dieu a créé l'homme à son image. Oui, ce sont des images de Dieu, les gens simples qui portent le visage familier de Jésus! L'image de Dieu, ce n'est pas une métaphore théologique, mais le fait le plus immédiat que nous pouvons reconnaître chez les uns et les autres, cette image. Juste à ce moment-là, j'ai été saisie, à vrai dire comme « heurtée », du désir de la communion : le Christ dans l'Eucharistie est devenu réel pour moi et pour la première fois. La communion est le désir d'union, union non pas à une doctrine, mais à mes soeurs et mes frères.

Ce qui s'est passé par la suite était naturel : la jeune femme qui m'a accueillie est devenue ma marraine ; j'ai été baptisée à la veille de Noël après six mois de catéchèse.

Du baptême jusqu'à aujourd'hui, il y a eu, bien sûr, certaines expériences cruciales. Cela n'a pas été un chemin lisse. Au cours de ces dix ans, je me suis éloignée, parfois, de Dieu et ai beaucoup péché, mais je me suis approchée de lui à nouveau et me suis jetée dans ses bras comme le fils prodigue; même dans les moments les plus sombres où j'ai perdu presque toute espérance, je n'ai jamais perdu cette croyance audacieuse que « nul ne peut nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus Christ ».

Réflexions

Sur ce sujet, j'ai échangé bien des opinions avec mes amis en Chine, qui sont comme moi de « nouveaux convertis », que ce soit à Shanghai, Hangzhou ou Shandong. En relisons nos itinéraires, nous essayons de voir ce qu'il y a de favorable ou de défavorable **à la foi** dans notre culture d'aujourd'hui.

L'engendrement de la foi est toujours simple et mystérieux ; il s'agit très rarement d'une conscience de la différence culturelle. Le commencement, c'est le besoin de l'amour, le désir d'être aimé et protégé, la soif d'une vie de promesse, d'une touche du monde sacré et de la puissance transcendante (qui se présentent souvent à travers la liturgie). Une différence de sensibilité culturelle peut demeurer, mais je vais mentionner plus tard qu'elle fonctionne davantage dans le cheminement après la conversion que dans l'engendrement de la foi.

À mon avis, le message de l'évangile est simple et immédiat. Jésus n'a pas besoin de s'habiller comme un chinois, parce qu'il est né nu au monde. Pour un chinois contemporain, s'il n'est pas nationaliste à l'extrême, la pensée « occidentale » n'est pas quelque chose de bizarre ou de menaçant (comme elle l'était il y a un siècle) mais elle est devenue plus ou moins compréhensible. Par contre, pour ceux qui résistent consciemment à tout ce qui vient de l'« étranger », cette hostilité ne peut pas disparaître avec un travail dans le domaine culturel.

Certes, les dialogues interreligieux et interculturels sont toujours de grande importance, pour dissiper les préjugés et les malentendus entre les chrétiens et les croyants d'autres religions, et aider les chrétiens chinois eux-mêmes à approfondir la foi. Cela fait partie du travail de l'inculturation qui poursuit son chemin depuis Matteo Ricci, mais l'inculturation, ce n'est pas une préparation de l'évangélisation, ni un mélange de deux ou plusieurs cultures. Elle ne peut avoir lieu que sur le fond d'un dialogue déjà accordé au présent de la vie quotidienne, face aux difficultés de chacun et de chacune et en tenant compte de leur contexte varié. C'est en ce sens qu'une « nostalgie » trop forte de la tradition chinoise pourrait embrouiller l'effort approprié à l'inculturation aujourd'hui, parce que aujourd'hui, l'attitude des chinois envers notre propre tradition devient beaucoup plus complexe.

Par exemple, à Taiwan, l'Eglise a essayé d'intégrer certains rituels autochtones, notamment ceux de commémoration des ancêtres, à la liturgie chrétienne ; on a bâti des églises selon le style du temple bouddhiste ou taoïste. Pourtant, quand certains essaient de faire la même chose sur le continent, cela peut être inutile et même scandaleux. Si le christianisme perd ses caractéristiques propres, il perd aussi son attrait pour beaucoup de non-croyants ; pour les chrétiens qui ont été déçus par les traditions orientales et cherchent la vérité dans le christianisme, ils ne veulent pas se plier à un tel retour culturel. En fait, la répartition culturelle des chrétiens chinois révèle une grande complexité: il y a des chrétiens confucéens et des chrétiens anti-confucéens ; des chrétiens Mohistes et des chrétiens taoïstes. La « culture » est fragmentaire, chaque individu en prend les morceaux qu'il veut pour constituer son identité.

On constate aussi une grande différence de culture et de coutumes entre les régions, entre le nord et le sud, entre les riches et les pauvres, les citadins et les paysans. Par exemple, à Shanghai, la relation entre les catholiques locaux et les prêtres venant des petits villages alentour n'est pas toujours bonne : les derniers sont censés être parfois trop « ruraux » ou « vulgaires » pour administrer les chrétiens « bourgeois ».

Dans ce cas-là, quelles sources peut-on utiliser pour l'inculturation ?

À mon avis, aujourd'hui, ce que le christianisme rencontre, ce n'est pas une culture ou des cultures - culture imaginée dans les livres ou inscrite dans l'histoire ; ce sont toujours des personnes vivantes et différentes. L'inculturation dépend de dialogues plus réels, dépend de la manière dont l'Évangile transmis par l'Église peut vraiment répondre au désir du peuple aujourd'hui ; notamment, est-ce que l'engagement de l'Église, animé par l'amour de Dieu qu'elle prêche, peut répondre aux souffrances des pauvres et des opprimés, est-ce que la foi peut nous fournir le courage de soutenir dans les difficultés de la vie et les luttes contre l'injustice ?

Autour des années 1998, la secte du « FaLunGong » (法轮功) est devenue populaire, notamment dans le nord-est de la Chine. Elle a emprunté beaucoup de sources au bouddhisme, mais le trait le plus attirant peut être de ce qu'elle propage tient à ce qu'on a plus besoin de payer le médecin, certains pratiques religieuses pouvant bien guérir de toute maladie. La montée du FaLunGong a été, pendant toute une époque, marquée par le chômage : la réforme économique a fait beaucoup de victimes, et beaucoup d'ouvriers ont perdu toute assurance dans la façon d'assumer sa vie quotidienne. Jusqu'à aujourd'hui, certaines sectes, qui circulent dans les campagnes au nom du christianisme, partagent cette même caractéristique : on peut épargner de l'argent par la foi qui guérit. Nous pouvons critiquer leur superstition ; pourtant, une telle « superstition des pauvres » ne peut jamais être dissipée seulement par la propagande des doctrines de la « vraie religion », parce qu'elle s'enracine davantage dans la souffrance que dans l'ignorance. Comment répondre à cette revendication de salut ?

Certes, l'Église proclame le salut du Christ ; pourtant, ce salut vise d'abord à libérer du péché des personnes. Je voudrais indiquer ici une « différence culturelle » déjà signalée par beaucoup de chercheurs : pour les chinois (même pour les orientaux), le sentiment du « péché » peut être beaucoup plus faible que celui de la « souffrance ». Le salut qu'on espère est d'abord et principalement d'être sauvé de la souffrance. Sur ce point, le salut fourni par le bouddhisme peut être plus contagieux. J'ai moi-même rencontré des exemples de ce, que parmi les gens qui souffrent, des expressions comme « Jésus s'est sacrifié pour nos péchés » peuvent parfois être difficiles à comprendre.

À mon avis, la théologie de la libération a offert un exemple pour articuler notre compréhension du salut, du péché et de la souffrance dans une société de l'injustice. Pourtant, ce modèle ne peut pas être appliqué à notre contexte, partiellement en raison des traumatismes que les mouvements communistes ont laissés dans la mémoire de l'Église en Chine. La question reste donc ouverte : comment faire ? comment s'engager ?

Revenons à la question de l'inculturation : comment faire de la foi chrétienne une maison pour les chinois ? Cela peut être un processus long, mais il ne peut pas être préconçu par nos expériences anciennes, mais réinventé par les chrétiens chinois ou des chrétiens qui vivent en Chine, de génération en génération, à travers leurs travaux, paroles et créations, dans tous les domaines de la vie, pour faire de leur propre vie une partie de cette maison en construction, et ça c'est le sens de de l'expression « pierre vivante ».